

# PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 2 Rue DROUOT

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

## MODES

Dans une promenade des plus intéressantes à l'Exposition d'électricité, à laquelle les femmes peuvent, sans crainte de pédantisme, consacrer plusieurs soirées, nous avons vu fonctionner ces merveilleux sémaphores du chemin de fer du Nord, qui sont la sauvegarde de la vie, des bras et des jambes des voyageurs; le phare tournant qui projette en mer, et à des distances immenses, une lumière nette et pure; l'appareil inventé par un officier d'artillerie — là, il s'agissait de canons, de boulets, — comme ces engins de guerre nous rappelaient de tristes souvenirs, nous ne fîmes guère attention, ma compagne et moi, à la description que nous en fit notre aimable Cicerone, M. T., l'inventeur des sémaphores électriques, enfin toute l'installation du ministère des postes et télégraphes, aussi instructive qu'amusante. Après

cette promenade dans le pays féérique de l'électricité, nous nous assîmes pour jouir du coup-d'œil de cet immense vaisseau éclairé comme en plein jour et par le plus beau soleil; d'une conversation sérieuse mais



Costume en cachemire français et peluche noirs.  
Modèle de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

attachante, nous voilà tombées dans les chiffons, et cela parce que, devant nous, passaient et repassaient des excentricités, des femmes vêtues d'étoffes à carreaux qui, sous prétexte de pous, portaient à l'arrière des tapons d'étoffe grotesquement entortillés.

Entrées dans cet ordre d'idées, nous nous mîmes à examiner la toilette des promeneuses: voici un joli costume, à la bonne heure, c'est ainsi qu'il faut s'habiller; mais cette autre dame là-bas, qui examine la lampe merveilleuse d'Edison... voilà comme il ne faut pas s'habiller. Après une revue où le laid l'emportait sur le joli, le ridicule sur l'élégance, le mauvais goût sur le bon, nous sommes montés dans un tramway mû par l'électricité, qui part de l'intérieur du Palais et s'arrête à la place de la Concorde.

En voyant ce défilé de grotesques, nous avons pensé à donner

la description de costumes comme il faut en porter et celle de costumes comme il ne faut pas en porter. Vous pouvez porter les toilettes suivantes, et la critique ne trouvera pas à s'y exercer: lainage de ton neutre.



Jupe plissée verticalement de très larges plis couchés et redingote droite, avec poches, fermée tout le long et de côté, par des boutons en corne de la dimension d'un macaron; derrière, à la hauteur du poulf, un nœud en moire loutre à grandes coques et de longs pans descendant jusqu'au bas de la redingote. Chapeau en feutre loutre à large bord s'enfuyant à gauche; une grande plume loutre attachée devant par un nœud-papillon en dentelle brodée de perles mordorées.

Costume en cachemire pékin grenat et mais. La jupe en pékin, plissée de manière à ne voir la rayure mais, qui fait l'intérieur du pli, que lorsque le pli s'écarte, est couverte d'une polonaise en cachemire très courte et très relevée par des cordelières nouées sur le poulf, et dont les glands plats tombent sur le côté. Une visite en cachemire grenat avec passementerie et frange de chenille. Capote en satin grenat, garnie de dentelle mais et d'un bouquet de plumes mélangé. Mentonnière en dentelle.

Costume en surah et cachemire d'Écosse gris, tirant sur l'ardoise. Jupe garnie d'une multitude de plissés, cachemire et surah alternés, et d'une tunique en cachemire nouée en pans descendant en spirale. Comme pardessus, un pince-taille en cachemire boutonné de côté avec des revers, des poches en surah. Un grand chapeau en feutre pelucheux noir garni de dentelle perlée et de poufs de roses multicolores.

Voici maintenant ce qu'il ne faut pas porter: un costume écossais avec une jaquette grenat vif et un chapeau de meunier, relevé au milieu du front par une plume rouge. Un costume bleu de roi avec une visite vert anglais et un auvent, en feutre gris, supportant devant, un parterre de chrysanthèmes jaunes; une robe à traîne en soie brochée d'un violet rouge, avec un paletot marin et un chapeau Directoire, orné d'une plume ombrée du bleu foncé au bleu pâle. Je pourrais, mesdames, faire défiler ainsi sous vos yeux bien d'autres insanités du goût; mais je pense que cet échantillon vous suffira, et d'ailleurs, j'ai à vous parler d'étoffes charmantes, employées pour des façons non moins charmantes, par madame Bréant-Castel.

La moire est si en vogue que l'on a fait des lainages à larges rayures diagonales et moirées, qui sont extrêmement jolis; les couleurs: bronze, marine, prune, grenat foncé, loutre, verte, sont les plus courantes. Voici comment sont disposées ces larges rayures, qui conviennent au costume sérieux et de ville: la jupe en taffetas avec un très haut volant à plis creux, la rayure moirée formant le dessus du pli; une tunique très drapée et un corsage à longue basque pour pardessus. Nous garantissons l'élégance d'un tel cos-

tume, qui coûte 250 fr. Un autre est en petit drap vert-bouteille — le gros vert est de plus en plus favori — et moire de soie pour garniture. Une jupe en taffetas garnie d'un plissé, avec une bande de moire courant au-dessus de l'ourlet, puis une seconde petite jupe plissée en drap, descendant un peu sur le plissé. Un corsage très original à basque carrée devant; celle du dos a deux fois la longueur de la jupe afin de pouvoir se draper de larges plis, après avoir fourni un poulf relevé par de belles cordelières; un col à revers en moire, ainsi que le parement de la manche; prix, 300 fr. La saison est tout à fait à la moire et au pékin. J'ai vu des superbes pékins satin et peluche, bronze et grenat, écarlate et bleu, réséda et rose ancien; de splendides moires antiques, brochées de gros bouquets camaïeu, des peluches moirées, tigrées, ombrées, dont madame Bréant fait des costumes habillés du meilleur goût.

Comme vêtement d'automne, nous revoyons la pelisse douairière ou duchesse, un peu moins longue, froncée au dos; elle a toujours grand succès. Elle se fait plus couramment en vigogne ou cachemire de l'Inde, doublée de peluche, avec des nœuds de moire et une frange en marabout peluche; puis en soie souple, surah ou sicilienne, et en belle soie brochée de larges fleurs. Celles que nous avons vues étaient charmantes, et coûtaient, les premières, 250 fr.; en soie, 300 fr. et plus. Pour les jours pluvieux, un manteau en drap fort, pain brûlé, enveloppe le costume; il se ferme droit, est cintré à la taille avec une manche, qui tombe comme un paletot, de jolies poches doublées en serge de soie; il coûte 200 fr.

CORALIE L.

#### CORSET ANNE-D'AUTRICHE — CEINTURE RÉGENTE

De mesdames de Vertus sœurs, 12, rue Auber.

Le corset Anne-d'Autriche a une coupe parfaite; il prend la taille gracieusement en lui donnant une cambrure élégante, nécessitée par la façon des corsages qui veut une taille longue, les hanches bien prises mais peu développées. Il est impossible d'être habillée convenablement sans un corset bien taillé, bien ajusté, et dont les baleines et les ressorts seront disposés suivant le genre de taille, pour l'allonger, l'arrondir, la développer ou la diminuer, là est le talent de la bonne faiseuse et ce qui a fait le succès du corset Anne-d'Autriche, comme de la ceinture Régente. Cette coquette ceinture convient à toutes les tailles; elle est d'un porté journalier des plus agréables et son succès est mérité.

C. L.

#### EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 145 et 147).

Costume en cachemire français noir et peluche. — Jupe en taffetas, ornée de cinq rangs de frange perlée, couverte d'une tunique en cachemire français, formant châle et régulièrement relevée des côtés où les franges forment if; casaque en peluche à basque rapportée, formant trois plis derrière. Un plastron en cachemire froncé sous la poitrine et à l'encolure. A la manche ronde un plissé tombant.

Costume Directoire en peluche, broché et satin noir, habit et bas de jupe en peluche; tunique en satin noir, et draperie-parement, col et revers en broché. — Jupe en taffetas — le bas en peluche — drapée d'une tunique en satin relevée de côté en plis chiffonnés appliqués de boutons; un biais de satin simule une fente; dessus, une draperie formant poulf sur la tunique. Habit en peluche, bou-





*Falcomer imp. Paris*

4334

# Journal des Demoiselles

*Modes de Paris*

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

*Rue Oronot. 2.*

*Coiffures de M<sup>me</sup> Bréant-Castel. & du 4 Septembre. 12. Chapeaux de M<sup>me</sup> de Bysterweld. F<sup>rs</sup> L. Honoré. 3.  
Ceinture-Regente & Corset Anne d'Autriche de M<sup>me</sup> de Vertus. & Suber. 12. Parfums de la M<sup>me</sup> Guerlain. & de la Paro. 15.*



tonné de côté avec col; un seul revers est posé au milieu de la poitrine; col rabattu. Manche à crevés, boutonnée sur le côté avec un poignet en broché; les pans de l'habit sont évidés derrière pour laisser le pouf se développer; ils descendent de côté et reçoivent des boutons placés en biais au-dessus de la hanche.

*Costume de jeune fille, en vigogne à lignes. — Jupe*

ornée d'un haut plissé à larges plis rabattus. Au-dessus, une draperie-laveuse chiffonnée en pouf, celui-ci dégagé par l'ouverture de la basquine qui se ferme de côté par de gros boutons; l'encolure rejetée en revers; col rabattu et parement de la manche en peluche. Au contour, plusieurs rangs de piqure ainsi qu'au plissé.



Costume de jeune fille en vigogne, à lignes, de madame Hubler



Costume Directoire en satin, de mesdemoiselles Vidal.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4334

*Toilette de visite en satin duchesse et moire noire et grenat.* — Le tablier est fait de bandes en satin noir et en moire grenat, plissées et réunies par des coutures. La bande grenat plissée d'un pli creux, la bande noire de plusieurs plis couchés; derrière, la jupe en satin noir drapée de plis tombants, piqués d'un nœud en moire grenat posé de côté et un peu bas. Pince-taille habit en moire noire à longs pans doublés de moire grenat, ramenés dessus et attachés par un nœud grenat; revers grenat, cernés par un cordon de grosses perles noires, des motifs en perles fixent les nœuds étagés sur le tablier. Collerette et sous-manches plissées. — Chapeau en satin noir à passe avancée, couverte par une plume noire dont le bord est grenat. Sous la passe, de côté, touffe de coques grenat. — Gants de Suède. — Bottes en satin noir.

*Costume en cachemire de l'Inde et peluche gris ardoise de ton clair.* — Jupe en taffetas garnie de quatre volants en cachemire montés à plis creux. Tunique en cachemire; le bord découpé en dents se détache sur un ornement en peluche; dans chaque dent, fausse boutonnière et bouton. Cette tunique est relevée par des plis serrés que maintient une longue coque; les pans très larges se relèvent de plis. Corsage pince-taille en cachemire, double col en peluche et en cachemire, celui-ci découpé comme la tunique, ainsi que le revers de la poche et l'ornement de la manche. Plissés en crêpe lisse. — Souliers vernis et guêtres en cachemire gris. — Gants de Suède. — Chapeau en peluche grise, le bord de la passe appliqué d'une broderie, le dessous doublé de moire. Nœud de moire et pavots de côté, brides en moire.



## CAUSERIE

Enfin!... quelques figures connues à l'Opéra, où depuis si longtemps on ne voyait que des Anglaises en longues redingotes grises ou des provinciaux en petits chapeaux ronds de voyage!... Dans une loge de face, nous reconnaissons la duchesse de Sesto toujours blonde, et svelte, et jolie avec son fin profil qui se découpe à la façon d'un camée sur la tenture de damas rouge, et son long cou, autour duquel s'enroulent des rangs nombreux de perles magnifiques, bien encadré par un fichu blanc emprunté à quelque grande dame du XVIII<sup>e</sup> siècle; sa fille, qui est la duchesse elle-même, à dix-huit ans, sauf un peu plus d'embonpoint, si l'on peut donner ce nom trop lourd aux rondeurs délicates des jolies épaules que surmonte une petite tête scuriente et fière, si élégamment attachée, coiffée à ravir avec cela, — la nuque hardiment découverte et le front à peine voilé de quelques légères boucles... rien de la frange qui, plaquée sur le front, donne aux femmes une physionomie bestiale et sauvage, rappelant de loin les Fuegiens du Jardin d'Acclimatation. Madame G..., cependant reste fidèle à cette mode affreuse, mais ses cheveux de septuagénaire sont d'un ton d'or si enfantin, si doux, qu'il faut bien lui pardonner. — Voici madame Bischoffsheim, tout en noir, comme le sont aujourd'hui, du reste, la plupart des femmes élégantes; personne n'a encore décidé les toilettes, ni rien débalié; les chiffons clairs sont restés au château où l'on retournera chasser jusqu'à Noël. On a endossé un corsage ouvert en satin ou en moire plutôt, tout scintillant de jais, on a semé quelques diamants sur ce fond un peu sombre, on déplie devant soi un éventail immense comme pour avertir qu'en réalité on n'y est pas; c'est la tenue de rigueur au mois d'octobre.

Dereims est en voix, mademoiselle de Vere a fait de grands progrès; on regrette généralement mademoiselle Janvier, dans le rôle du page, mais ce n'est pas pour le *Comte Ory* qu'on est venu, si ravissante que soit cette musique adorée de nos grands'mères, et qui n'a point vieilli quoi qu'on en dise: les loges ne se garnissent qu'au dernier acte, en l'honneur évidemment du ballet de *Sylvia*.

Il est bien vrai que c'est le plus joli des ballets, jusqu'à nouvel ordre, du moins, car celui que nous prépare M. Lalo et qu'on nomme d'avance *L'Esclave*, va peut-être éclipser tous les autres; dans cette attente, hâtons-nous d'applaudir une fois de plus M. Delibes et l'auteur du poème aussi, qui a sa large part de mérite! Il est rare qu'un ballet sorte du cadre vieilli où l'on s'obstine à l'enfermer, quand il pourrait au contraire se prêter aux fantaisies les plus variées.

Ici, le premier acte dans les bois, avec ces jeux de nymphes et de satyres qui se fuient et se recherchent autour de la statue de l'Amour, est un tableau exquis de paganisme rococo; madame Sangalli, la chasserresse farouche qui tue d'un coup de flèche le beau berger

Amintas, paraît bien un peu trop grassouillette, mais sa légèreté, sa vigueur n'y perdent rien et quel style!... Elle seule possède à ce degré l'art difficile de la pantomime. La scène de séduction dans la caverne du Cyclope, au second acte, lorsqu'elle enivre son ravisseur pour s'envoler ensuite avec l'aide de l'Amour, est d'une éloquence faite pour humilier ceux qui s'en tiennent aux ressources de la parole; pas une nuance n'échappe et la danse de cette grosse femme est toujours chaste, quoique frénétique, languissante ou passionnée selon les circonstances; on ne doute pas un instant qu'elle ne soit tout de bon de la suite de Diane et quelque peu déesse elle-même. Mais le plus joli tableau du ballet c'est celui qui nous représente le débat de Diane et de l'Amour, lequel ayant ressuscité Amintas, prétend l'unir à Sylvia et rappelle à l'impérieuse Phœbé, afin de l'attendrir, les faiblesses qu'elle eut elle-même pour Endymion; c'est la scène pittoresque qui se déroule au milieu des fêtes de Bacchus, lorsque des jeunes filles, qu'on dirait détachées d'une fresque d'Herculanum, enveloppent les amants dans leurs danses quasi-aériennes. Aussi M. le Ministre des Postes et Télégraphes compte-t-il faire figurer ce troisième acte dans le programme de la fête du 15 octobre, à l'Opéra, qui sera, on le sait, la fête même de la lumière électrique.

Un chœur de circonstance: *O terre, éclaire-toi!* doit éclater à travers cette orgie d'éclairage terriblement moderne et dont nous redoutons un peu les effets, car la danseuse la plus accomplie et le décor le mieux machiné ne peuvent que perdre à être éclairés à bout portant; mais l'illusion n'est pas ce que l'on recherche aujourd'hui.

L'abus de la lumière et la question chorégraphique, nous ramènent à un effet de demi-jour, simplement exquis dans son genre mystérieux et fantastique, lequel sert de début aux *Contes d'Hoffmann*, non pas au chef-d'œuvre d'un des grands écrivains de l'Allemagne mais à l'opéra d'Offenbach. Avant que l'œil du spectateur ne pénètre dans la taverne, où Hoffmann, avec la belle voix de Talazac, chante la chanson de Kleinzach, qui résume l'histoire héroïque du célèbre Cinabre, une volée de jeunes danseuses semblables à des ombres passent enlacées à travers les ténèbres, au son d'un menuet, doux comme une musique fantôme, puis, l'idéal faisant place soudain à la réalité, on se trouve comme par enchantement devant un tonneau gigantesque entouré de tables où roulent les gobelets d'étain. C'est ici que se grise Hoffmann, car les auteurs du libretto ont tenu à perpétuer la légende, en nous montrant un débauché dans cet homme laborieux et austère, qui se délassait de ses travaux de légiste par de capricieuses échappées dans le monde du rêve.





*Falconer imp. Paris*

4334

## Journal des Demoiselles

*Modes de Paris*

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

*Rue Drouot. 2.*

*Coiffes de M<sup>me</sup> Bréant-Castel. r. du 4 Septembre. 19. Chapeaux de M<sup>me</sup> de Bysterweld. F<sup>rs</sup> L. Honoré. 3.  
Ceinture-Regente & Corset Anne d'Autriche de M<sup>mes</sup> de Vertus. r. Aubert. 12. Parfums de la M<sup>me</sup> Guerlain. r. de la Paix. 15.*



Hoffmann ne fut jamais ivrogne et son fidèle ami Hippel, si sage et si calme, n'avait rien de commun avec le jeune viveur, dont mademoiselle Marguerite Ugalde porte si gaillardement le joli costume, sous le nom de Nickluse. Quant au pauvre conseiller Hoffmann, frappé à coups redoublés par le sort, réduit à la misère, grâce aux hasards de la guerre et aux bouleversements politiques, forcé pour vivre, de faire de la musique, de la peinture, des articles de journaux, méconnu de son vivant, anéanti avant l'âge par la plus douloureuse des maladies, il ne ressemblait au chimérique Hoffmann d'Offenbach que sur un seul point : le malheur s'acharna sans cesse contre lui, si bien qu'il eut presque le droit de croire, comme il l'a dit si souvent, que « le diable mettait sa queue sur toutes choses. » Mais son génie ne demanda jamais de stimulant à l'ivresse; ce poète si original fut un magistrat honoré, un mari irréprochable, un ami excellent.

Nous en voulons aux calomnieurs de parti pris qui ont persisté à le noircir dans l'intérêt de leur libretto. Peut-être auraient-ils mieux fait de choisir tout simplement un autre sujet plus scénique : il y a quelque chose de tourmenté, partant de difficile à comprendre dans cet enchevêtrement bizarre de la vie et de l'œuvre d'un homme qui se débat entre la réalité et la fiction d'une façon fatigante pour le spectateur non initié. Est-ce la lutte de son imagination contre les circonstances que l'on a voulu figurer ? A la bonne heure ! Mais ce genre d'analyse psychologique n'est pas chose à jouer, comme disent les nègres de certaine musique qui n'est pas chose à danser.

Les contes d'Hoffmann sont aussi dénaturés dans cette œuvre bizarre que la vie d'Hoffmann elle-même. Qu'est-ce que le docteur Miracle, à la fois sinistre et grotesque, qui vient faire claquer comme des castagnettes ses fioles de charlatan autour de l'agonie d'Antonia expirante ? Jamais Hoffmann n'eût introduit ce diabolique fantoche dans l'intérieur mystérieux du conseiller Krespel ; il arrive à la terreur sans l'aide de ces moyens violents et grossiers.

L'épisode de *Coppélius* est mieux rendu grâce au jeu prodigieux de mademoiselle Isaac, la plus amusante des automates, de même qu'elle est la plus touchante des Antonia, malgré une exubérance de santé qui ne lui permet guère de mourir poitrinaire. Il faut la voir rouler ses yeux d'émail, marcher comme sur des roulettes, lever ou abaisser son bras de poupée, chanter selon que l'on a monté dans sa poitrine de carton tel ou tel rouage, et prononcer ce perpétuel *oui* évidemment mécanique qui suffit à enchanter un amoureux

aveugle ou plutôt trompé par les lunettes de l'illusion : mais toute la philosophie profonde, toute la poignante émotion du récit original manquent dans ces scènes qui ne peuvent être que comiques ; quant à l'aventure insignifiante de *Stella*, elle eût été avantageusement remplacée par celle du *Reflet perdu*, qui ne trouve pas sa place dans cette quasi-féerie. N'importe, quoi que prétendent M. Zola et tous les adeptes de l'école naturaliste, le merveilleux répond à un besoin très-réel de l'esprit humain ; il captive l'imagination, même quand il n'est pas de première qualité, sa poésie repose de cette prose terre à terre que l'on voudrait encore nous imposer dans les romans, dans les drames, comme si ce n'était pas assez de la subir pour notre propre compte à tous les instants de la vie. Une soirée se passe à feuilleter ces faux contes d'Hoffmann (qui ont le bon effet d'abord de nous faire relire les vrais), mille fois plus agréablement qu'à frissonner d'une autre façon en assistant aux scènes grossières de l'*Assommoir*. Un nouveau *Coupeau*, M. Montigny, a beau souligner les détails les plus affreux du *delirium tremens*, le genre d'épouvante toute physique qu'inspire ce genre de spectacle n'a rien de commun avec la subtile terreur qu'on aime à éprouver. Il est vrai que la musique, souvent charmante et d'une qualité beaucoup plus fine que dans la plupart des autres œuvres du maestro de l'opérette, soutient l'intérêt de *Kleinzach*, du *Chant d'Antonia* et de *Coppélius*, rue Favart, tandis qu'à l'Ambigu elle se borne au tremolo insipide de l'orchestre.

En sortant de l'Opéra-comique, on se dit qu'Offenbach eût décidément pu faire tout autre chose que la *Belle Hélène* et *Orphée aux Enfers* ; qu'il y avait en lui mieux que cette verve endiablée, cette prodigieuse facilité qui entraînent les masses sans charmer toujours les dilettanti. Si l'auteur de l'*Assommoir*, profitant de la leçon, voulait quelque jour, par extraordinaire, nous faire la surprise d'une œuvre délicate et honnête dans le sens que La Bruyère donnait à ce mot, comme nous applaudirions à sa transformation ! Et il y viendra peut-être ; il y a des fragments de bonne et belle littérature dans *Une page d'amour* comme il y avait d'excellente musique dans *Barbe-Bleue*.

Pour rien au monde nous ne voudrions réhabiliter le diable, mais nous ne demanderions pas mieux que de l'absoudre finalement, s'il venait toujours à résipiscence comme l'a fait, trop tard, hélas ! pour jouir de son succès dans le bien, ce joyeux bon diable, Jacques Offenbach.

T. B.

## LES JUMEaux

(SUITE ET FIN)

Jeanne avait seize ans ! Du jour où Gaston et Amaury, ses deux frères, comme elle disait, furent de retour à la maison paternelle, elle alla moins souvent chez M. de Mérillac ; mais en revanche, comme elle était maintenant d'un âge à bien seconder son père, ce fut

elle qui le remplaça près des malades. Autrefois le docteur André ne se contentait pas d'écrire ses ordonnances, il lui arrivait de faire prendre lui-même les médicaments prescrits, quand il soignait des hommes dont la perception était peu claire, ou bien que le

(La suite à la page 152.)



malade était seul et pas assez fortuné pour se donner une garde. Maintenant c'était Jeanne qui passait des heures entières auprès des clients de son père. Ce fut elle qui, plus d'une fois, ferma les yeux aux morts, et bergea sur ses genoux les petits enfants atteints de fièvre.

Elle se fit la providence des pauvres et chacun la bénit.

Le soir, M. de Mérillac allait chez André accompagné de ses deux fils. On causait, ou Jeanne, dont la voix pure faisait les délices de ceux qui l'entouraient, se mettait au piano et chantait.

Le temps passa. Les deux adolescents devinrent des hommes. Une affection plus intime encore sembla lier le docteur André et M. de Mérillac, et une nuit vint où Jeanne ne dormit pas, se répétant chaque phrase, chaque mot, qu'elle avait entendu quelques heures auparavant.

D'abord elle n'avait pas cherché à écouter. Elle lisait dans le petit salon au rez-de-chaussée; son attention était toute au livre qui la captivait, quand elle entendit prononcer son nom dans le jardin, près de la croisée. Elle se pencha, et vit à quelques pas son père et M. de Mérillac. Que disaient-ils?

Et chaque fois qu'ils passaient près d'elle, un lambeau de phrase lui arrivait. Elle ne voulut d'abord pas écouter, mais les promeneurs parlaient assez haut... Et puis curiosité est défaut féminin. Notre douce Jeanne n'était point parfaite. Petit à petit, son livre glissa sur ses genoux, et la tête appuyée sur sa main, retenant presque son haleine, elle écouta, malgré sa résolution de n'en rien faire.

« Oui, mon cher Lebel, disait M. de Mérillac, mon fils aime Jeanne! Et je serais bien heureux que l'enfant consentît à devenir la compagne de sa vie.

— Nous ne quitterions pas nos enfants, répondit André; et le bonheur, le vrai, celui qui consiste dans l'union de la famille, se ferait l'hôte de nos foyers. J'ai longtemps réfléchi à l'avenir de ma fille et j'en ai été sérieusement préoccupé. J'aimerais qu'elle restât au milieu de nous, mais je laisserai libre son choix; je ne peux donc pas, mon ami, vous assurer que Jeanne consentira à ce que je désire autant que vous...

— Si elle refusait, s'écria M. de Mérillac, je vous assure qu'il se tuerait!

— Hein! s'écria le docteur. Il se tuerait! C'est une plaisanterie, je pense. Se tuer, comme vous y allez!

— Je vous dis qu'il l'aime de toutes les forces de son cœur, et qu'il souffrirait tellement d'un refus...

Jeanne n'entendit plus rien... Cette conversation même n'était qu'imparfaitement arrivée jusqu'à elle. Ce qu'elle en avait compris, retenu, c'est qu'elle était aimée d'un fils de M. de Mérillac. Elle n'avait pas entendu prononcer son nom. Était-ce Gaston? Était-ce Amaury?

Et pourquoi donc quand elle se posait cette question: « Est-ce Gaston? » Pourquoi son cœur battait-il à se rompre? Pourquoi au contraire restait-il parfaitement calme quand elle se demandait: « Est-ce Amaury? »

Et toute la nuit son imagination travailla. Quelle joie infinie si elle pouvait ne jamais quitter son père, et M. de Mérillac, et la maisonnette où elle avait grandi!

Oui... Mais de qui parlaient-ils tous deux? Au fond de son cœur elle savait bien celui pour lequel elle ressentait une affection plus tendre, celui auquel elle aurait été plus fière, plus joyeuse aussi de consacrer sa vie...

Quelques semaines s'écoulèrent... Jeanne devint triste. Elle craignait une déception. Son père, d'ailleurs, ne lui fit point part de la conversation qu'il avait eue avec M. de Mérillac, et elle ne lui en parla pas. Et bien en prit au docteur de n'avoir encore rien confié à sa fille.

Un mois environ après cette conversation, Gaston prit son père à part.

« Mon père, lui dit-il, j'ai sondé le cœur d'Amaury, que vous trouviez si triste depuis quelque temps, et j'y ai découvert un secret... Amaury aime Jeanne. »

M. de Mérillac tressaillit.

« Amaury aime Jeanne! répéta-t-il... Mais toi-même, mon enfant? »

— Moi! s'écria Gaston. Hélas! vous savez bien, mon père, ce que je vous disais il y a un mois...

— Tu me disais que cette enfant était ta joie, ton bonheur, ta vie!

— Oui, mais elle est aussi la joie et la vie d'Amaury.

— Oh! murmura M. de Mérillac, que faire?

— Ecoutez, mon père, reprit Gaston; ce que je vous ai dit était sincère; mais vous seul avez été mon confident... Amaury ne savait rien de mon amour pour Jeanne. Il m'a avoué le sien... Il l'aime autant que je peux l'aimer, je vous le jure! Je n'ai pas eu le courage de lui dire que je serais un rival pour lui! Il est d'une nature moins énergique que la mienne, d'un tempérament plus délicat... Il souffrirait horriblement, il souffrirait trop s'il savait que je peux lui disputer l'affection de Jeanne... Elle non plus ne sait rien... Eh bien! qu'il se fasse aimer d'elle. Je pars!

M. de Mérillac se leva. Il était pâle, et ses yeux si bons d'ordinaire étaient devenus sévères.

« Mon père, reprit Gaston, vous ne refuserez pas votre consentement à ce que je vais vous demander!... Songez que si je restais, j'aurais moins de force pour lutter! Songez aussi qu'une rivalité ne peut s'établir entre Amaury et moi!

— Mon malheureux enfant! murmura M. de Mérillac. Mais... où iras-tu? Que feras-tu?...

— Je me ferai soldat, mon père!

Loin d'elle, je souffrirai moins... Petit à petit je m'habituerai à ce sacrifice immense de ne plus voir ses doux yeux ni son sourire épanoui... Et puis, je veux qu'Amaury soit heureux! Vous me l'avez répété souvent: Le vœu de notre mère mourante fut de nous voir toujours unis? Si je restais, nous ne le serions plus, peut-être.

Peu de temps après, Gaston partit. Il s'était engagé... Il partait comme simple soldat, et allait rejoindre son corps à Boulogne-sur-Mer, où le 20<sup>e</sup> chasseurs à pied tenait alors garnison.

Amaury, qui ne comprenait rien à cette folie, comme il l'appelait, et pressentant quelque douleur intime dans l'âme de son frère, après avoir vainement cherché à lasonder, se jura de trouver la cause de ce départ et d'y remédier bientôt.

Dès ce jour, Jeanne fut d'une tristesse morne; ses beaux yeux perdirent leur éclat, elle pâlit, et le doc-



teur ne trouva aucun remède pouvant ramener les roses sur ses joues et le rire sur ses lèvres. Il la questionna mais ce fut peine perdue. L'enfant avait relégué son secret au plus profond de son cœur, il n'en devait pas sortir. D'ailleurs, elle ignorait être aimée de Gaston et ne pouvait vraiment faire l'aveu de l'affection toute nouvelle qui germaît dans son âme.

« Je me doute de quelque chose ! dit un jour André Lebel à M. de Mérillac. Aussi bien, il est temps d'éclaircir la situation. Puisque vous me demandez la main de Jeanne pour votre fils Amaury, je vais le lui dire... Et nous verrons bien ! »

— Que verrons-nous ?

— Je crois, mon cher ami, que notre petite Jeanne aime Gaston comme elle en est aimée !

— Jeanne aime Gaston ? Elle vous l'a dit ?

— Non ! Mais ce n'est que depuis son absence qu'elle est ainsi changée.

— En supposant qu'il en soit comme vous le supposez, mon cher Lebel, que ferons-nous maintenant qu'il est loin et pour longtemps ? Et Amaury ?... Dans quelle vilaine impasse sommes-nous ! »

Au moment même où M. de Mérillac prononçait ces paroles, la porte tourna lentement sur ses gonds et le pâle visage d'Amaury apparut dans l'entre-bâillement.

« Pardon, dit-il, d'entrer ainsi à l'improviste. J'ai entendu vos paroles, mon père, les vôtres aussi, mon ami... J'étais seul dans la chambre voisine, et vous parliez haut... Jeanne aime Gaston ! disiez-vous, docteur. Eh bien, il faut que Gaston revienne ! »

— Et... toi ? balbutia M. de Mérillac.

— Moi ?... Moi, je partirai !

— Bon !... Tu partiras aussi, maintenant ! Joli moyen d'arranger les choses !

— Mais enfin, mon père, ce moyen est le seul à employer, le seul juste, le seul loyal. Oui, Jeanne aime mon frère. Moi aussi j'ai remarqué sa pâleur depuis qu'il nous a quittés. J'ai été égoïste de ne point deviner qu'il lui rendait bien l'affection qu'elle lui avait vouée, car je comprends maintenant pourquoi il est parti. Il s'est dit : Amaury souffrirait ! J'ai été égoïste de ne pas sentir, de ne pas comprendre ce que lui-même a dû souffrir alors que je le prenais pour confident. Soit ! Mais je ne veux pas être lâche ! Qu'il revienne ! qu'il revienne vite !

— Et... toi ? demanda à son tour, le docteur André.

— Il ne voudra pas revenir ! s'écria M. de Mérillac. Amaury réfléchit un instant.

« Je le forcerai bien ! répondit-il.

— Mais comment ? »

Il tourna les yeux vers la petite chambre de Jeanne, en face, vers le second corps de logis. La fenêtre était close, mais entre les rideaux ouverts on apercevait son fin profil penché sur un ouvrage de couture. Le soleil nimbait sa tête légèrement inclinée.

Amaury soupira.

« J'avais fait un beau rêve ! dit-il. J'avais rêvé d'un ange... Mais les rêves s'envolent, et au-dessus des anges il y a... »

Il leva lentement la main, et le front rasséréné, calme et souriant, il désigna du doigt le ciel immense, bleu et limpide.

« Il y a Dieu ! dit le docteur André.

— Il y a Dieu ! » répéta Amaury d'une voix grave.

Gaston trouva d'abord la vie de soldat pénible.

Il travailla, suivant la discipline à la lettre, et recevant de bonnes notes.

Pendant ce temps, Amaury priait dans un séminaire...

C'était un grand monument dont l'apparence était lugubre.

Situé sur une éminence, le séminaire de Cahors, démoli et reconstruit depuis, renfermait environ de cent cinquante à deux cents jeunes gens aspirant à la prêtrise.

Ces séminaristes, presque tous des campagnes environnantes, étaient pour la plupart sans éducation. De braves paysans dont l'unique ambition était quelque modeste cure dans un village, et qui, en attendant que leur rêve se réalisât, mangeaient, dormaient et priaient tranquillement.

Cependant, quelques-uns se détachaient, intelligents et fervents dans l'acception du mot, Amaury était de ce nombre.

Il s'enferma en lui-même, il comprit qu'il devait élever son âme vers d'autres sphères ; avoir un but grand et noble, et, après avoir recherché sa propre consolation, être à même un jour de consoler les autres.

Il se dit qu'il avait une mission sublime, une mission sacrée à remplir, et il s'appliqua à s'en rendre digne.

Il n'oublia pas Jeanne ; mais l'amour dont son cœur était rempli pour elle se métamorphosa en une pure et sainte affection. Sachant combien les choses d'ici-bas sont mortelles, il sanctifia par la prière toutes ses pensées et tous ses rêves ; il les éleva au-dessus de l'humanité, les yeux tournés vers le ciel comme vers l'avenir. Petit à petit son âme se détacha, calme et joyeuse, de ce monde terrestre pour entrer dans le monde de l'idéal qui fit les martyrs et les saints !

Il écrivit quelques fois à Gaston, d'abord pour lui faire part de sa résolution, ensuite pour lui avouer son bonheur.

Gaston crut devenir fou de joie. Ainsi, il pourrait revoir Jeanne ! Ainsi son rêve deviendrait une réalité ; il l'épouserait !

..

Amaury avait terminé son diaconat, Gaston portait sur son uniforme les insignes du sergent.

Il reçut un jour à Saint-Omer, où il était alors en garnison, une lettre ainsi conçue :

« Mon cher Gaston,

» Je vais être ordonné prêtre. Veux-tu assister à ma première messe, que je dirai samedi prochain dans la chapelle de notre vieux château de La Moissy ?... »

Gaston obtint un congé de huit jours, le premier qu'il demandait... et même l'obtint difficilement. On était en juin 1870.

Je ne chercherai pas à dépeindre la joie de M. de Mérillac, de l'excellent docteur, et de Jeanne à son arrivée.



Amaury était absent.

« Tu l'embrasseras demain, après sa messe, lui dit M. de Mérillac. Le cher enfant a voulu se recueillir, et Dieu sait s'il eût pu le faire selon son désir en te voyant ce soir ! Pardonne-lui ce retard ; il se prépare à une grande action ; demain tu pourras le serrer dans tes bras. »

Vers huit heures, la chapelle du château fit entendre le son joyeux de sa cloche et les fidèles commencèrent leur entrée.

C'était, au premier rang, M. de Mérillac, la vieille madame Flamand, puis le docteur André et Gaston près de sa fiancée.

Jeanne vêtue d'une robe de cachemire gris, ses cheveux blonds lissés sous sa capote de satin rose ; pâle et recueillie, le cœur rempli de reconnaissance pour Dieu, heureuse de sentir près d'elle celui qu'elle aimait depuis longtemps et de qui bientôt elle serait la femme, Jeanne envoyait au ciel, comme le prêtre envoie l'encens, le bonheur qui remplissait son âme.

M. de Mérillac avait le front grave et le regard souriant. Gaston était attentif comme si quelque miracle devait s'accomplir devant lui et pour lui.

Venaient ensuite les domestiques, puis les paysans en habits de fête.

Il faisait un temps splendide et les vitraux de la vieille chapelle resplendissaient, jetant au milieu du chœur des reflets roses et transparents comme les rayons du soleil.

Tout à coup une porte s'ouvrit et un prêtre entra...

Gaston tressaillit : il avait reconnu son frère.

Le soleil, en traversant les vitraux, mettait par moment, sur le front du prêtre, des lueurs dorées qui formaient une auréole.

Son sacrifice était accompli ; il en recueillait la jouissance, et il ne voyait plus autour de lui et en lui, que la satisfaction du devoir accompli.

Et c'est le regard rayonnant, l'âme en extase, que le nouveau prêtre monta pour la première fois à l'autel.

\*\*\*

Gaston repartit le lendemain soir. Jeanne était bien pâle et Amaury la consolait.

« Tu reviendras bientôt ? dit-elle à son fiancé, au moment du départ.

— Je te le promets.

— Mais... on parle de guerre...

— C'est un bruit simplement... La guerre n'aura pas lieu.

— Eh bien ! tu auras confiance en Dieu, ma chère Jeanne, lui dit Amaury. Il te rendra ton fiancé, sois-en sûre ; et c'est moi qui dirai la messe de mariage ! »

Gaston regarda son frère ; et comme son front n'eut pas une ombre en prononçant ces mots, il l'en remercia au fond de son cœur.

« Allons ! pensa-t-il, Dieu ne voudrait pas que ce sacrifice fût inutile ! »

\*\*\*

Un mois après Gaston écrivit à son père :

« La guerre est déclarée ! Nous sommes dirigés sur Thionville. Ne vous désespérez pas, mon père, et ayez,

je vous en prie, la force de consoler Jeanne et Amaury. Pour moi, je compte bien que nous serons victorieux, et que je reviendrai sain et sauf.

« Embrassez pour moi ma fiancée ; serrez de ma part, la main de notre ami André. Votre souvenir à tous ne me quittera pas ! »

Le jour où cette lettre arriva à La Moissy, elle y entra comme un deuil, d'autant plus profond que tous les cœurs étaient déjà attristés, non seulement par tous ces bruits lugubres de batailles, mais encore par une maladie extrêmement grave dont venait d'être atteint le docteur.

Afin de l'avoir plus près de lui et de le mieux soigner, son vieil ami avait fait transporter le malade au château, et c'est là que Jeanne apprit la fatale nouvelle.

Hélas ! les deux êtres qu'elle aimait le plus au monde, son père et son fiancé, allaient peut-être mourir !...

Cependant, elle resta calme, vaillante et forte. Ne lui fallait-il pas sourire pour ne point attrister le malade ?

Elle pâlit à la tâche, car elle ne voulut point permettre que ni madame Flamand, ni Millette, ni aucun domestique l'aidassent à soigner son père.

M. de Mérillac, seul, trouvait quelquefois grâce, mais il était tellement absorbé par son propre chagrin, par cette pensée terrible que son fils était peut-être blessé, peut-être mort — car on ne recevait plus de nouvelles — que Jeanne évitait encore de le laisser seul auprès de son père.

Malgré ses soins, ses tendresses, ses prières, le docteur André mourut au commencement de décembre 1871.

Le désespoir de Jeanne fut immense ! Dans cette nuit terrible de la veillée du mort, alors que la tête dans ses mains, les yeux fixés sur le visage immobile de celui qui l'avait tant aimée, elle ne trouvait aucune larme dans ses yeux, quand son cœur en était si rempli ! Alors que sa voix n'avait de force que pour prononcer ces mots : « Mon Dieu ! mon Dieu ! » ses cheveux blanchirent en quelques heures.

M. de Mérillac dut faire taire sa propre douleur pour consoler l'enfant qui, désormais, ne devait plus le quitter.

Quelques jours après la mort d'André Lebel, il fit transporter au château tout ce qui lui avait appartenu, et Jeanne fut définitivement installée auprès de lui, dans la chambre habitée autrefois par la mère de Gaston et d'Amaury, et dont les meubles avaient été transportés dans un petit pavillon séparé du château.

Ce jour-là M. de Mérillac serra plus fort contre sa poitrine la pauvre orpheline.

« Tu es ma fille, Jeanne ! lui dit-il. Je t'aimerai plus encore que je le faisais, maintenant que tu es seule !... Gaston reviendra bientôt, et nous te ferons la vie si douce, que ton âme s'ouvrira encore au bonheur. Celui qui t'a quittée, pauvre enfant, ne veut point que tu souffres éternellement, il te pardonnera un sourire, il ne te pardonnerait pas des larmes continuelles, qui sont encore une révolte contre la volonté de Dieu ! »

\*\*\*

Le temps passa, les semaines s'écoulèrent, et l'on ne recevait pas de nouvelles de Gaston. Un jour, cependant, il leur arriva une minuscule feuille de papier



fine comme une pelure d'oignon. Elle n'était pas datée et portait simplement ces mots : « Été fait lieutenant à » Saint-Privat; une blessure. Embrassez Jeanne et » Amaury. Pensez à moi. »

Trois mois après, Amaury dit à M. de Mérillac et à Jeanne, qui n'osaient plus espérer, qu'il allait partir comme ambulancier, que la permission venait de lui être accordée.

La guerre augmentait de violence. Des bruits lugubres traversant la France entière arrivaient jusqu'à La Moissy.

On se battait partout, Paris était bloqué, les défaites se succédaient et l'on ne savait absolument plus rien de Gaston. Jeanne pensait continuellement à lui. Quelquefois, le soir, on parlait de lui en famille, mais rarement, chacun ayant peur d'effrayer les autres par ses propres inquiétudes.

Le château était triste, plus de soleil au dehors, plus de joie à l'intérieur.

Les lianes étaient mortes sur le mur, l'espérance morte dans les cœurs.

Les hirondelles avaient déserté leurs nids et les illusions avaient déserté les âmes.

Chaque soir Amaury arrivait à huit heures, l'on approchait le fauteuil de madame Flamand devant le feu, et M. de Mérillac lisait à haute voix un journal qu'il recevait de Lyon, et qui donnait des détails sur la guerre et le blocus de Paris.

Il prenait à Jeanne des élans d'héroïsme soudain quand elle pensait aux blessés. Elle aurait voulu partir et se frayer un chemin parmi les combattants : « Je le trouverai bien, moi ! » pensait-elle.

Aussi fut-elle presque heureuse du départ d'Amaury. Lui aussi s'était dit : « Je le trouverai bien ! »

Et il le trouva en effet... Ce fut à Metz.

\*\*\*

On s'était battu depuis quatre heures du matin, il en était onze du soir ; et c'était une chose terrible à voir que ce champ de bataille. A chaque pas qu'il faisait, Amaury marchait dans le sang ou sur des morts ; à chaque pas aussi il entendait des cris ou des blasphèmes.

C'était pourtant pendant une heure de trêve, et pour reconnaître celui qu'il cherchait, il devait soulever bien des têtes inertes, bien des corps couverts de sang ! Parfois un gémissement arrivait jusqu'à lui, il cherchait alors d'où venait ce soupir, cette plainte... se penchait sur le moribond quand il l'avait trouvé ; il lui prodiguait les soins nécessaires à son état, en même temps qu'il montrait à l'âme à demi détachée de la terre les splendeurs du ciel où elle allait monter.

Puis, le cœur torturé, le corps épuisé, il cherchait encore !

Il ne savait rien de Gaston, sinon que son bataillon avait été de la mêlée... Il le trouverait bien s'il était des morts ou des blessés ! Il le trouverait, il le fallait !

Cependant il était exténué. Une balle trouant son brassard l'avait, quelques heures auparavant, blessé légèrement, il est vrai, mais le sang coulait et une grande fatigue s'emparait de lui.

Il s'assit un instant à terre, entre un uhlan horriblement défiguré, et un soldat français dont un bras avait été enlevé.

Son œil embrassa le vaste champ qui s'étendait devant lui, et devant cette désolation immense, en face de ce spectacle terrible, ayant autour de lui des agonisants et des morts, il se prit par une réaction d'esprit bizarre à penser et à revoir La Moissy.

Toute sa vie passée se montra à lui, joyeuse et pleine de rires. Il se souvint de Gaston et de Jeanne quand ils couraient ensemble dans le parc du château, et que la petite fille mettait des églantines dans ses cheveux. Il revit leur entrée au collège, le dortoir avec ses rangées de lits blancs, et le pauvre M. Blondel qui les avait aimés.

Ces souvenirs passèrent sur son front, frais comme le vent, un soir d'automne ; mais cela ne dura pas. Un blessé demandait du secours ; il se leva et s'approcha de lui.

Il avait le visage inondé de sang et Amaury ne put distinguer ses traits. Il prit de l'eau dans sa gourde, et le lava. Une blessure avait été faite au front.

Alors pour mieux voir, il leva un peu sa lanterne. La lueur vacillante et terne s'arrêta sur le visage blême de l'agonisant. Il ouvrit lentement les yeux, regarda fixement le prêtre qui devint aussi pâle que lui, et deux noms s'échappèrent de leur poitrine :

« Amaury ! Gaston ! »

Amaury souleva la tête de son frère et l'embrassa ; deux larmes glissaient sur ses joues tandis que le moribond lui disait d'une voix à peine distincte :

« Dieu soit béni, puisque je te revois, et qu'il permet ce miracle !... Tu leur diras que je les aime... Que j'ai toujours pensé à eux... Tu diras à Jeanne de ne point m'oublier... jamais !... Que je suis décoré, et que... je meurs... avec son nom sur les... »

— Tais-toi ! tais-toi !... s'écria Amaury, tu ne mourras pas, je l'ai tant demandé à Dieu !

— Pauvre Amaury ! » murmura le blessé.

Puis aidé de son frère il se souleva à demi.

« Mon Dieu ! mon Dieu !... » répétait le prêtre.

Gaston le regarda un instant avec une indicible joie. Mais soudain son visage se couvrit d'une sueur froide ; il sourit, ferma lentement les yeux...

Amaury se jeta sur le corps de son frère qu'il tint longtemps embrassé. Il lui sembla que le cœur battait encore. Était-ce une illusion ?

Alors le frère céda la place au prêtre.

Il se leva, et tête nue, pâle comme Gaston, il étendit les mains sur lui et lui donna l'absolution.

Les premières lueurs du jour teintaient l'horizon. Les hostilités commençaient à reprendre. Une balle siffla à son oreille ; il ne chercha pas d'où elle venait : les yeux fixés sur la plaie béante, les mains croisées, mais crispées par une douleur surhumaine, il récitait le *De Profundis* !

Il en vint une autre... puis une autre encore, et la dernière l'atteignit en pleine poitrine. Il chancela et tomba avec sa prière sur les lèvres ! Le sang du prêtre et du soldat, le sang des deux jumeaux se confondit, et l'ange qui à leur naissance apporta leurs âmes sur la terre, dût être le même qui les rapporta à Dieu. .

FIN

JEAN BARANY.





335

Habit pince-taille, de la gravure coloriée (dos). Patron découpé.



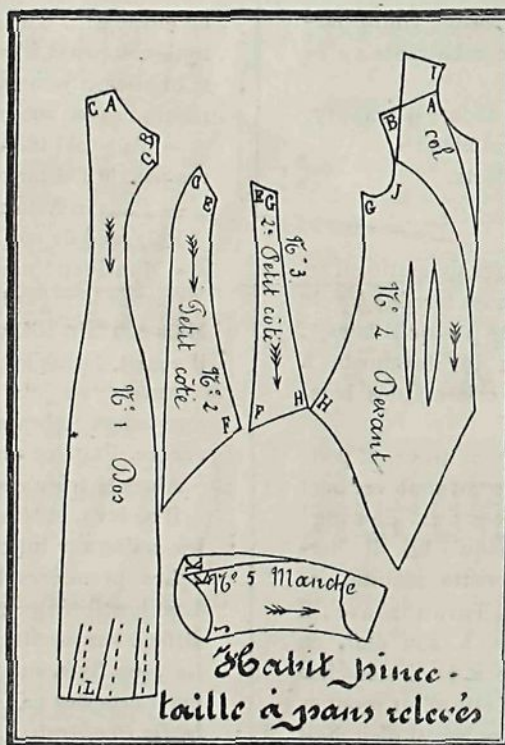
21

Casaque d'appartement en peluche loutre.

*Casaque d'appartement en peluche loutre appliquée d'une broderie de perles mordorées. — Au contour, broderie et dentelle écrue, ainsi qu'à la poche, au parement de la manche et au col. Façon demi-ajustée, cintrée au dos et devant par une seule pince.*

*Explication du patron découpé, habit pince-taille.*

1, Dos.—2, Petit côté du dos. — 3, Deuxième petit côté. — 4, Devant avec le col placé comme il doit être posé. — 5, Manche avec le dessous et le parement. Le col, le dessous de la manche et le parement sont donnés indépendants, ce qui porte à huit le nombre des morceaux qui composent le patron découpé. Ce modèle emploie quatre mètres d'étoffe en soixante centimètres de largeur. Réunir les patrons en suivant l'ordre dans lequel ils sont placés au détail tracé, les coches de réunion des patrons entre-eux corres-



Détail tracé du patron découpé.

pondant aux lettres de raccord du détail tracé. Faire les pincettes de poitrine marquées à la roulette, patron 1, devant, y réunir le petit côté n° 3 à la couture du dessous du bras. Faire celle qui réunit le dos au petit côté, et le joindre ensuite au devant. Monter le col à la lettre de raccord du milieu du dos, laquelle correspond à la coque du patron découpé. Le pan à l'envers doublé de moire noire; il se ramasse à son extrémité de trois plis, et se ramène, en façon de grande boucle, pour s'arrêter sur l'habit au signe fait à la roulette, signe qui correspond au point noir du détail, fait sous la taille. La partie du dessus du pan, qui fait l'intérieur de la coque lorsqu'il est relevé, se double en soie de couleur assortie à celle employée pour les

garnitures. — Devant de l'habit pince-taille, gravure coloriée. — Dos, figurine page 156. — Col et parement s'entourent de perles en jais.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4334, et le patron découpé d'un habit pince-taille, gravure coloriée 4334.